

## LES PERSISTANCES CISTERCIENNES DANS L'ARCHITECTURE DES EGLISES NUITONNES (DEBUT XIII<sup>e</sup> S.)

Sylvain Demarthe

*Cet exposé est tiré d'une thèse de doctorat d'histoire médiévale, Université de Bourgogne (Directeur D. Russo), 2006, 3 vol.*

Le "Nuiton" ou "pays de Côteaux" est une micro-région située en Côte d'Or, entre Beaune et Dijon, et correspondant étroitement aux limites administratives contemporaines du canton de Nuits-Saint-Georges<sup>1</sup>. Le Nuiton a acquis, depuis l'Antiquité tardive<sup>2</sup>, une forte identité viticole et est réputé, surtout depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, pour son terroir et ses cépages, d'où sont issus certains des plus grands crus de Bourgogne. Cette région-charnière, dont l'aspect géographique demeure relativement simple, possède en outre un passé complexe, dépendant au Moyen Age, de l'histoire de quatre protagonistes importants, et ayant laissé des traces tangibles dans le paysage actuel. Les édifices paroissiaux, pouvant être aujourd'hui datés du Moyen Age, constituent ainsi l'héritage singulier d'une période économiquement et culturellement dynamique. Ce patrimoine rural, actuellement méconnu, révèle toute la complexité d'une campagne, apparaissant incontestablement comme un point pivot balayé, spécifiquement au début du XIII<sup>e</sup> siècle, par de nombreuses influences. Ainsi, l'identité de l'architecture des églises nuitonnes se fonde, aux alentours de 1220-1250, sur l'acclimatation d'éléments novateurs gothiques, issus du chantier-phare de Notre-Dame de Dijon, se mêlant à un substrat roman et plus précisément cistercien encore prégnant, mais quelque peu passéiste.

### I La situation de Côteaux au début du XIII<sup>e</sup> siècle

Le Nuiton est bien, comme l'appellation touristique contemporaine le concède, le "pays de Côteaux". L'abbaye, dont le temporel s'est créé tout au long du XII<sup>e</sup> siècle, et ayant développé une spiritualité caractéristique, a largement imposé sa marque en ce territoire. Comme l'écrit Ludo Milis, d'ailleurs pour tout ordre monastique, « le cadre de son action [a été] [...] tant spirituel que matériel<sup>3</sup> ». Ainsi, cet établissement religieux, à la tête d'un ordre déjà tentaculaire, est, au début du XIII<sup>e</sup> siècle, régionalement très bien implanté. Côteaux règne sur un domaine de plus de 5000 ha, dont les possessions s'étendent bien au-delà du Nuiton, et dans lequel elle a façonné la nature en vue d'un fonctionnement économique sans faille. Côteaux laisse donc une empreinte indélébile dans le paysage local qui lui est assujéti. L'ascendance de Côteaux, ici très matérielle, se retrouve aussi, mêlant les deux aspects cités par Ludo Milis, dans la source d'inspiration qu'a constitué son art. Au début du XIII<sup>e</sup> siècle, l'activité architecturale de l'abbaye est encore forte. Bien que Côteaux IV soit entièrement terminée depuis 1193<sup>2</sup>, les constructions intéressent désormais les bâtiments conventuels. Ainsi, le réfectoire et l'infirmerie semblent être édifiés de 1233 à 1234 ; ils étaient alors certainement contemporains de la construction de certaines des églises paroissiales du Nuiton, en tout cas presque simultanés aux chantiers des églises de Gerland, dont le chœur et le transept remontent, selon Robert Branner, à la date de 1230<sup>3</sup>, et de Nuits-Saint-Georges, datée par le même auteur des environs de 1235<sup>4</sup>. Cependant, si source d'inspiration il y a eu, c'est vers l'église abbatiale que nous devons nous tourner. Bien que l'ordre dominé par Côteaux soit moins dynamique au XIII<sup>e</sup> siècle, il reste néanmoins assez actif, inspirant l'admiration des plus grands, et allant même, depuis le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, jusqu'à susciter bon nombre de jalousies. Cet ordre, et spécialement l'abbaye-mère, très présent localement

---

<sup>1</sup> COURTEPEE. C, *Description générale et particulière du duché de Bourgogne. Bailliages de Dijon, Beaune, Nuits, Auxonne, Saint-Jean-de-Losne et Autun T II*, Le Coteau, 1986. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'auteur se base sur les limites d'un bailliage, alors plus étendu que le canton actuel.

<sup>2</sup> DION. R, *Histoire de la vigne et du vin en France*, Paris, 1959, p. 139-147.

<sup>3</sup> MILIS. L, *Les moines et le peuple dans l'Europe du Moyen Age*, Paris, 2002, p. 11.

<sup>4</sup> PLOUVIER. M, « L'abbaye médiévale. Histoire et analyse critique », in, PLOUVIER. M, SAINT-DENIS. A (dir.), *Pour une histoire monumentale de l'abbaye de Côteaux (1098-1998)*, Gand, 1998, p. 142.

<sup>3</sup> BRANNER. R, *Burgundian gothic architecture*, Londres, 1985, p. 142.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 160.

dans l'affaire l'opposant à Saint-Germain-des-Prés, au sujet du prieuré de Gilly, reste une référence absolue en matière d'architecture. Cette dernière qui, « [...] sous certains aspects importants [...] [n'a] jamais été pleinement romane ou gothique, aux sens traditionnels de ces deux termes<sup>5</sup> », se mêle à des critères généraux d'architecture romane, ainsi qu'à des modèles plus précis comme la léproserie de Meursault, pour devenir, elle aussi, une véritable tradition locale. Ainsi, l'église abbatiale de Cîteaux, même s'il est actuellement difficile d'évaluer son apparence, semble opérer une influence artistique majeure sur les paroissiales nuitonnes.

## II Le plan bernardin : un modèle d'inspiration

*Au XIII<sup>e</sup> siècle, les églises paroissiales du Nuiton possèdent toutes le même type de plan. Cette standardisation, pour laquelle « [...] l'économie du plan témoigne d'une volonté de régularité et de simplicité qui se traduit par le règne de la ligne droite<sup>6</sup> », permet d'ailleurs, dans le cas d'une église comme Saint-André de Quincey où les éléments de décor sont absents, d'établir une datation assez fiable. Ce plan, généralement composé d'une nef unique et d'un chœur à chevet plat, induit un rétrécissement des masses au sol d'ouest en est. Parfois, ce resserrement est aussi visible en élévation, où l'on observe un abaissement des voûtes de la nef au sanctuaire. A Quincey encore, l'église tout entière semblait participer à cette hiérarchisation des espaces. Le périmètre extérieur, puis intérieur, se rétrécit, en même tant que les niveaux de couverture, bien que la voûte de la nef n'existe plus, paraissaient décroître.*

Alain Erlande-Brandenburg<sup>7</sup> souligne la simplicité du plan de la plupart des églises bourguignonnes et, par là, la fréquence des chevets plats qui, « [...] dans les paroissiales, où déambulatoire et chapelles rayonnantes ne s'imposent guère, s'explique[nt] parfaitement ». Néanmoins, un tel plan, assez rectilinéaire, renvoie d'emblée, avec la proximité de Cîteaux, à celui créé, d'après les préceptes de saint Bernard, au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, et d'ailleurs appelé "plan bernardin"<sup>8</sup>. Nommé ainsi dans les années 1950, pour « [...] traduire les idées de Bernard de Clairvaux : croix latine toute en orthogonalité et en alignements, fondée sur un module carré<sup>9</sup> », ce plan semble être en rapport avec les intervalles musicaux récurrents dans le chant monastique, réformé aussi par saint Bernard, et dans le *De musica* de saint Augustin. Ce dernier se caractérise, dans sa simplicité et sa régularité, par l'emploi d'un chevet plat et bas, appelé "presbytère", rejetant de fait les chapelles rayonnantes, sur les bras du transept où elles adoptent également la même forme. D'après Eliane Vergnolle<sup>10</sup>, le plan bernardin constituerait un retour vers une conception prisée au début de l'art roman et vite abandonnée pour des compositions plus compliquées. Didier Sécula ajoute que ce plan « [...] constituerait une référence à un modèle de sanctuaire représentatif du monachisme primitif<sup>11</sup> ». Il correspond en tout cas à un changement décisif dans l'architecture cistercienne, survenu aux alentours de 1135<sup>12</sup>. Son épanouissement est dû à l'accroissement des communautés et donc à la nécessité de remplacer les petits édifices des années 1110-1120 par des bâtiments plus conséquents. On rencontre ce type de plan, conditionnant essentiellement l'apparence des chevets<sup>13</sup>, dans plusieurs maisons de l'ordre. Ainsi ont été construites, entre autres, Clairvaux II

<sup>5</sup> BRUZELIUS. C, « Les cisterciens et le gothique », in, *Cîteaux (1098-1998). L'épopée cistercienne. Dossiers d'archéologie n° 229 (décembre 1997-janvier 1998)*, Dijon, 1997, p. 50.

<sup>6</sup> SECULA. D, *Etude architecturale de l'église de Rouvres-en-Plaine*, Mémoire de maîtrise d'histoire de l'art et archéologie (dir. F. Joubert), Université de Bourgogne, 1994, vol. 1, p. 101.

<sup>7</sup> ERLANDE-BRANDENBURG. A, MEREL-BRANDENBURG. A.-B, *Histoire de l'architecture française. Du Moyen Age à la Renaissance (IV<sup>e</sup> siècle-début XVI<sup>e</sup> siècle)*, Paris, p. 312.

<sup>8</sup> FERGUSSON. P.-J, « Les cisterciens et le roman », in, *Cîteaux (1098-1998). L'épopée cistercienne. Dossiers d'archéologie n° 229 (décembre 1997-janvier 1998)*, Dijon, 1997, p. 42-43.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>10</sup> VERGNOLLE. E, *L'art roman en France*, Paris, 1994, p. 301.

<sup>11</sup> SECULA. D, *op. cit.*, p. 109, note n°3.

<sup>12</sup> FERGUSSON. P.-J, *article cité*, p. 41.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 43.

(1135-1145), Pontigny II (1140-1170) et même Cîteaux III (1140-1150)<sup>14</sup>. Cependant, il ne reste rien du plan bernardin de ces édifices. Il semble que, très vite, d'autres dispositions ont été prises pour édifier le sanctuaire des abbatales cisterciennes.

La mort de saint Bernard<sup>15</sup>, survenue en 1153, est une date décisive, marquant, pour bon nombre d'édifices, un agrandissement du chœur. Clairvaux ouvre d'ailleurs la voie à ce type de construction. La réédification de son chevet, à partir de 1153 même<sup>16</sup>, avec la donation du roi Roger de Sicile pour *l'aedificationem novae basilicae Clarevallensis*, induit la notion d'extrémité orientale élargie, puisque composée d'un déambulatoire et de chapelles rayonnantes, que Peter Fergusson met en rapport avec la canonisation de saint Bernard et donc sa vénération. Ce chœur, où les chapelles sont empâtées dans le mur de clôture, n'est pas encore gothique au sens propre, mais semble être décisif en ce qui concerne la notion d'espace interne. Imité par Pontigny III dès 1185<sup>17</sup>, et par bien autres églises de l'ordre, il faut attendre les années 1190, avec la reconstruction des chœurs de Vaucelles et Longpont, pour voir apparaître un véritable plan gothique, dans lequel les chapelles sont projetées vers l'extérieur. Entre temps, un autre plan s'est développé sous l'impulsion notamment de Cîteaux et Morimond, dans lequel le chevet reste plat et est agrémenté d'un déambulatoire rectangulaire et de chapelles. La multiplication de ces dernières est ainsi « [...] une réponse à l'évolution des pratiques liturgiques représentées par l'augmentation des ordinations<sup>18</sup> ». Cîteaux IV, achevée vers 1193, et dédiée à la Vierge, en est un des exemples le plus édifiants<sup>19</sup>.

Ainsi, face à ces nombreuses modifications dans la construction des chevets cisterciens, l'exemple le plus parlant, ayant conservé son plan bernardin, reste l'abbatiale de Fontenay<sup>20</sup>, remontant aux années 1140-1150<sup>21</sup>. Malgré les différentes voies explorées par les cisterciens, il semble que ce plan est encore en vogue dans les années 1230, Villard de Honnecourt écrivant alors sous un plan de son *Album*<sup>22</sup>, « une église desquarié qui fut esgardée à faire en l'ordre de Cîteaux<sup>23</sup> ». L'influence au niveau local des modèles de Villard de Honnecourt n'est certainement pas à retenir : les constructeurs des églises du Nuiton disposaient de bien plus, d'une référence vivante. Cependant, de Cîteaux III ou Cîteaux IV, laquelle a pu servir de référence à ces églises paroissiales ? Nous serions ici tentés de dire que ces deux églises, la seconde n'étant qu'une sorte d'amélioration de la première, ont inspiré le plan des édifices nuitons. En effet, le plan de leur chevet est finalement identique, même si dans le cas de Cîteaux IV, il est bien plus ample. Cependant, seul le parti général du sanctuaire proprement dit semble avoir été retenu, les chapelles, quant à elles, n'étant pas foncièrement nécessaires dans le cas d'un culte paroissial. L'édifice néanmoins le plus proche du plan bernardin reste l'église Saint-Symphorien de Nuits-Saint-Georges. Ici, deux chapelles carrées sont construites sur les croisillons du transept et flanquent le chœur avec la première travée duquel elles communiquent. Cet édifice fait d'ailleurs preuve, outre son plan, d'une grande rétention de formes issues de l'architecture cistercienne.

---

<sup>14</sup> PACAUT. M, *Les moines blancs. Histoire de l'ordre de Cîteaux*, Paris, 1993, p. 229 & 231. / Voir aussi : PLOUVIER. M, *article cité*, p. 132 & 142. Marcel Pacaut propose ici une série de plan d'abbatales cisterciennes issus du *Recueil de plans d'églises cisterciennes* d'A. Dimier, publié en 1949. Il semble que le plan légendé « Cîteaux II, France, chef d'ordre, (1140-1150) », en page 229, soit en fait celui de Cîteaux III. Cîteaux II correspond, en effet, à l'édifice consacré en novembre 1106 par l'évêque de Chalon (voir PACAUT. M, 1993, p. 50). Ainsi, l'église reconstruite à la fin du XIIe siècle, est-elle nommée Cîteaux IV.

<sup>15</sup> BRUZELIUS. C, *article cité*, p. 50-51.

<sup>16</sup> PACAUT. M, *op. cit.*, p. 229. L'auteur propose pour Clairvaux III les dates de 1154 à 1174.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 231.

<sup>18</sup> BRUZELIUS. C, *article cité*, p. 52.

<sup>19</sup> PLOUVIER. M, *article cité*, p. 142. Pour Martine Plouvier, cette église est celle de Cîteaux IV.

<sup>20</sup> FERGUSSON. P.-J, *article cité*, p. 41.

<sup>21</sup> PACAUT. M, *op. cit.*, p. 229. L'auteur cite les dates de 1139-1147.

<sup>22</sup> FERGUSSON. P.-J, *article cité*, p. 43.

<sup>23</sup> BECHMANN. R, *Villard de Honnecourt. La pensée technique au XIIIe siècle et sa communication*, Paris, 1991, p. 107-108.

### III Les élévations

#### III.A Les surfaces murales planes

Les cisterciens, pour lesquels, suivant la pensée de saint Bernard, « [...] tout ce qui était orné (*curiositas*) ou superflu (*superfluitas*) devait être éliminé<sup>24</sup> », ont fait de l'élément mural plein et massif, une des caractéristiques de leur architecture, en pleine adéquation avec l'idée de sobriété. Ainsi, bien qu'ayant adopté bon nombre de procédés gothiques, les cisterciens gardent longtemps « [...] un goût prononcé des surfaces murales massives<sup>25</sup>[...] », créant des « [...] élévations [...] dominées d'un pan de mur plat, avec maçonnerie ininterrompue s'étendant au sommet des arcades jusqu'aux fenêtres de la claire-voie, comme dans le chœur de Pontigny<sup>26</sup> ». Il faut attendre la construction de Longpont<sup>27</sup>, aux alentours de 1192, pour voir apparaître une zone de triforium, certes encore aveugle<sup>28</sup>, mais décorée. Bien que l'on ne connaisse pas l'apparence interne de Cîteaux IV, modèle majeur en élévation au début du XIII<sup>e</sup> siècle, il est fort à parier que cette église possédait, au même titre que Pontigny et bien d'autres abbayes, des parties où l'élément mural était très présent. Malgré les deux représentations historiques de l'église de Cîteaux, l'une datant de 1542<sup>29</sup>, l'autre, réalisée par Etienne Martellange en 1613<sup>30</sup>, il est bien difficile d'apprécier, de l'extérieur, l'aspect de l'élévation interne de l'édifice. Cependant, ce dernier a certainement été réalisé suivant le même mode de construction, et il n'est pas étonnant que certaines répercussions apparaissent dans une église comme celle de Nuits. Saint-Symphorien, parce que proposant plusieurs niveaux d'élévation, est ainsi un édifice propice à l'introduction du pan de mur nu. On le rencontre d'ailleurs partout, d'abord à l'extérieur, au chevet dégagé de toute toiture secondaire, puis à l'intérieur, dans la nef, le transept et le sanctuaire. Il fait d'ailleurs dire à Robert Branner<sup>31</sup> que cette église est un « [...] example of the monastic style [...] » et qu'elle est « [...] remarkable for the retention of the archaic forms [...] ». Dany Sandron<sup>32</sup> ajoute aussi que l'édifice « [...] compose avec les traditions romanes et monastiques des cisterciens ». Un autre élément architectural semble aussi provenir en ligne directe de Cîteaux : la voûte d'ogives.

#### III.B La diffusion de l'ogive

Le système de la voûte d'ogives, fréquemment rencontrée dans les édifices naitons du début du XIII<sup>e</sup> siècle, pourrait aisément tirer ses origines du chantier de Notre-Dame de Dijon. En effet, l'ogive est un élément caractéristique de l'architecture gothique, dont on a noté l'influence sur nos églises paroissiales. Il faut cependant garder en mémoire l'utilisation précoce qu'en ont fait les cisterciens<sup>33</sup>, qui a d'ailleurs contribué à les considérer, au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>34</sup>, et ce malgré une architecture très spécifique et hors des grands modèles novateurs du XII<sup>e</sup> siècle, comme les « [...] missionnaires du gothique [...] », hors de France. Il n'empêche que, même si leurs constructions relèvent d'« [...] un langage propre, simplifié et austère, et non des formes courantes et plus élaborées des églises

---

<sup>24</sup> BRUZELIUS. C, *article cité*, p. 50.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 53-54.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>29</sup> PLOUVIER. M, SAINT-DENIS. A (dir.), *Pour une histoire monumentale de l'abbaye de Cîteaux (1098-1998)*, Gand, 1998, p. 122. « Vue cavalière de l'abbaye en 1542 extraite du plan géométral des bois. Vue depuis le nord sur le mur d'enceinte, sur l'église et son porche, et à l'arrière-plan sur le bâtiment des convers (ADCO : 11 H 180) ».

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 142. « Détail de l'église d'après le dessin d'Etienne Martellange de 1613. Vue depuis le sud-est (BNF : Est. Ub9, f°76) ».

<sup>31</sup> BRANNER. R, *op. cit.*, p. 160.

<sup>32</sup> SANDRON. D, « Nuits-Saint-Georges. Eglise Saint-Symphorien », in, *Congrès archéologique de France 152<sup>ème</sup> session. Côte d'Or 1994*, Nogent-Le-Rotrou, 1998, p. 352.

<sup>33</sup> BRUZELIUS. C, *article cité*, p. 48.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 50.

séculières », ils ont favorisé la diffusion, dans les zones reculées où ils se trouvaient, de certains des éléments gothiques qu'ils ont empruntés. La voûte d'ogives est, en cela, caractéristique, et ne peut découler que d'un apport cistercien. En effet, bien avant la construction de l'église mariale dijonnaise, remontant en 1220-1240, on l'utilisait déjà, selon Martine Plouvier<sup>35</sup>, pour couvrir la partie orientale de Cîteaux IV, dédiée en octobre 1193. Le même auteur<sup>36</sup> précise aussi que l'église, certainement la nef, est couverte sur croisées d'ogives, vraisemblablement au début du XIII<sup>e</sup> siècle, « [...] comme sembleraient l'attester des fragments d'arc doubleau ou ogif profilé en amande ». La présence de l'ogive est donc localement bien antérieure au chantier de Notre-Dame. Notons que le tore en amande, cité ci-avant, est largement utilisé dans les églises nuitonnes. Le profil chanfreiné, lui aussi très répandu, découle peut-être du chœur de Cîteaux IV.

### III.C Le décor

Même si, selon Caroline Bruzelius, chez les cisterciens, « des éléments décoratifs tels que les chapiteaux [...] ont toujours été installés de manière limitée », les édifices n'en étaient, somme toute, pas totalement dépourvus. Le chapiteau à feuilles d'eau ou feuilles d'acanthé grasse, bien que non utilisé de manière systématique, est un des grands leitmotifs de l'ordre. On le rencontre, par exemple, réduit à sa plus simple expression, dans le cloître de l'abbaye de Fontenay. Des vestiges montrent qu'il était également présent à Cîteaux. Plus ou moins stylisée, tendant à se transformer en crochets, au début du XIII<sup>e</sup> siècle, ou adoptant encore un rang de feuillage intermédiaire, la feuille d'eau est présente dans bon nombre des édifices paroissiaux du Nuiton. Modèle végétal des lieux marécageux, que Cîteaux III a certainement déjà diffusé à Meursault, au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, la feuille d'eau se rencontre notamment de façon très claire aux portails d'Agencourt et de Villy, même si dans ces deux cas, l'authenticité des chapiteaux reste largement à prouver.

Il serait ici intéressant de faire un parallèle avec le décor que proposent les manuscrits cisterciens au XII<sup>e</sup> siècle. Comme le mentionne André-Pierre Syren, c'est à Yolanta Zaluska, et son étude sur le *scriptorium* de Cîteaux au XII<sup>e</sup> siècle, que l'on doit la connaissance la plus précise de ces manuscrits<sup>37</sup>. L'art de l'enluminure cistercienne se divise ici en trois styles. Le premier regroupe la Bible d'Etienne Harding, les *Morales in Job*, ainsi que des écrits patristiques et se caractérise, entre autres, par la reprise d'un genre carolingien, dit "lettre synthétique", et « [...] dont le dessin est figuré par l'attribution des éléments qui la composent ». Le second style<sup>38</sup>, débutant aux alentours de 1120, est dit "byzantin", car très empreint d'orientalisme. Enfin, sous l'influence de la pensée bernardine, le troisième style, moins figuré, se définit, entre autres, par la représentation de lettrines monochromes. Malgré cette classification rigoureuse, il est bien difficile de faire le lien entre les représentations végétales peintes et sculptées de l'art cistercien. Pour les trois styles, la végétation est beaucoup plus abondante et maniérée qu'en sculpture. Certains manuscrits conservés à la Bibliothèque municipale de Dijon, en sont une preuve irréfutable. L'art de la lettrine atteint des sommets de raffinement et de profusion auxquels la sculpture de chapiteaux, parce qu'exposée plus régulièrement à la vue, a certainement plus vite renoncé.

Les diverses formes de la feuille d'eau côtoient fréquemment des chapiteaux plus franchement gothiques, comme c'est le cas dans la nef de Saint-Symphorien de Nuits. A première vue, aucune hiérarchisation ne semble ressortir dans l'emploi de tel ou tel motif. D'autre part, la feuille d'eau peut revêtir une forme plus stylisée que l'on rencontre à Villebichot, certainement en référence au portail de Meursault. La feuille semble se maniérer en se recroquevillant à ses extrémités et

---

<sup>35</sup> PLOUVIER. M, *article cité*, p. 132.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 144.

<sup>37</sup> SYREN. A.-P, « Les manuscrits cisterciens médiévaux. Arrêt sur image », in, *Cîteaux (1098-1998). L'épopée cistercienne. Dossiers d'archéologie n° 229 (déc 1997-jan 1998)*, Dijon, 1997, p. 124.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 125.

tendant vers le crochet. Il arrive aussi que certains mélanges s'opèrent, pérennisant, d'une part, les traditions cisterciennes, et réservant, d'une autre, une place notable aux apports gothiques. La composition est alors pour le moins étonnante. Ainsi, à Corgoloin, un des chapiteaux de la nef présente un décor de crochets agrémenté d'un rang de feuillage intermédiaire. Le même cas de figure se rencontre à Notre-Dame de Dijon, notamment dans le croisillon du transept. Certains chapiteaux recevant l'arcature basse comportent également un décor de crochets et de feuilles intermédiaires. En ce qui concerne Corgoloin, ce type de chapiteau "composite", provient-il alors de la paroissiale dijonnaise ou n'est-il tout simplement que le reflet des diverses sources d'inspirations mises à la disposition des sculpteurs. On pourrait aisément y voir, en zone rurale, une sorte de syncrétisme décoratif dans lequel les traditions cisterciennes perdurent et se fondent à l'apport de la nouvelle architecture gothique.

Un dernier élément indique la forte survivance de la mode cistercienne : la rose du chevet de Saint-Pierre de Gerland. On l'a vu, cette dernière, réalisée, selon Robert Branner<sup>39</sup>, « [...] in the Cistercian fashion », possède beaucoup d'exemples de comparaison dans divers édifices de l'ordre. Celle de Gerland pourrait avoir également trouvé sa référence à Cîteaux. Ceci n'est qu'une hypothèse, mais il semble que le dessin de l'abbaye<sup>40</sup>, conservé aux Archives départementales de la Côte d'Or, et datant de 1542, montre un détail très intéressant. Apparemment, le porche occidental de l'église possédait aussi une rose encadrée, dont on distingue vaguement la forme, derrière l'enceinte du monastère. On ignore cependant si cette dernière contenait un remplage à pétales. Celle de Gerland, visiblement héritée d'une longue tradition monastique, en est, en tout cas, dépourvue. La seule référence à ce réseau se retrouve actuellement à Saint-Martin de Prissey. Quoiqu'il en soit, ce motif décoratif, déjà analysé plus avant, et maintes fois rencontré, apparaît comme un élément indéniable de la persistance régionale de l'art de Cîteaux.

Les églises du XIII<sup>e</sup> siècle, participent, en Nuiton, à un vaste élan architectural, à la fois novateur et encore très traditionnel : elles sont néanmoins inégalement touchées, de l'une à l'autre, par ce syncrétisme artistique. Largement favorisées par les retombées financières du dynamisme économique et commercial de l'époque, les reconstructions, également conditionnées par l'expansion démographique, s'opèrent certainement par le biais de donations, de legs, très bien attestés pour certains édifices bourguignons plus importants, et permettent, dans la conjoncture générale, de désenclaver une campagne artistiquement quelque peu retardataire. En effet, outre une persistance romane générale, on y remarque une forte rétention des formes cisterciennes, surtout à Nuits-Saint-Georges, qui constituent un héritage artistique issu d'une tradition longuement assimilée et tardivement encore prégnante. Bien que mêlant un vocabulaire artistique diversifié, ancien et novateur, les édifices paroissiaux du Nuiton apparaissent cependant, en milieu rural, et au même titre que la cathédrale en milieu urbain, comme l'expression concrète de la prospérité locale, qui, à cette époque, correspond à une embellie à l'échelle européenne<sup>38</sup>, allant du milieu du XII<sup>e</sup> siècle à la fin du règne de Saint Louis vers 1260<sup>39</sup>, et que Jacques Le Goff appelle "le beau Moyen Age".

---

<sup>39</sup> BRANNER. R, *op. cit.*, p. 142.

<sup>40</sup> PLOUVIER. M, *article cité*, p. 122

<sup>38</sup> LE GOFF. J, « "Le beau Moyen Age a vraiment existé !" », in, *Les grandes heures du Moyen Age. L'histoire n° 283 (janvier 2004)*, Paris, 2003, p. 36, 38 & 40.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 38.